

Terrifiante, l'amnésie de la petite enfance ! Des souvenirs de cette période ? Je n'en ai aucun. Comme si cette première vie appartenait à une autre. Les trois premières années ? L'extension des neuf mois passés dans le Ventre. Je baigne dans un liquide chaud et protecteur, le bruit et l'agitation du monde extérieur me parviennent atténués. La vie est alors une suite ininterrompue de partages, d'échanges, d'amours. L'harmonie, la plénitude.

Quelques souvenirs fragmentés, rescapés du coma...

...De la maternelle, je vois la cour de récréation bordée d'une pelouse interdite ; une grande fille aux cheveux longs et clairs semble dicter aux enfants qui l'entourent les règles d'un jeu. Je suis à l'écart.

...De petites tables carrelées alignées dans le couloir mènent à notre classe ; le cadeau pour la fête des Mères ? Un banc près du mur, les enfants l'enjambent en courant ; je les imite et me voilà sans connaissance. Ma tête a heurté violemment le mur. Une grille verte s'ouvre sur l'école ; elle fait naître en moi d'indicibles angoisses. Cette grille marque la frontière entre deux mondes. De l'autre côté, je ne connais personne. Dans cet autre pays, je suis une étrangère. Adieu « *Sissinette* » et autre « *Sissi Panhé* ». Sur ma blouse rose maman a brodé en lettres blanches « *cantine, garderie* ».

J'ai la nausée...



## Psychologique, face et profil les racines du mal

### **Premier trouble**

L'école s'étend sur plusieurs mètres en façade de la rue de l'Aube, fruit d'architecte peu imaginatif, érigée là tel un bâtiment incontournable. Quelques arbres épars, rescapés du béton, s'élèvent dans la cour. La cantine en sous-sol est sombre ; les repas ennuyeux et bruyants.

Je suis en cours préparatoire et sur l'estrade l'institutrice me regarde fixement. Elle allait – c'est sûr – m'interroger.

« Florence ! ... »

J'ai brusquement très chaud. On dirait qu'à l'intérieur de mon corps une allumette s'est échappée de sa boîte, a frotté son extrémité inflammable contre le grattoir et a mis le feu à l'ensemble du corps. Les yeux brûlent aussi car j'y vois un peu trouble. La poésie jaillit de ma bouche, comme une lance à eau elle éteint le feu.

### **Inachevé**

Dans l'attente de l'achèvement des travaux de notre maison située à Ville, nous aménageons dans une maison de plain-pied à Colombes. Par les allées qui bordent notre habitation, je déambule sereine quand brusquement surgit

de derrière un taillis un petit garçon à peine plus âgé que moi. Il se déculotte et brandit son sexe comme s'il s'agissait d'un trophée ! Surprise par tant de hardiesse, je rebrousse chemin le cœur battant.

## **Merci papa, merci maman...**

Maman œuvrait avec détermination et acharnement pour me donner le meilleur, toujours le meilleur, rien que le meilleur. Elle ne disposait pas de tout son temps, il fallait bien qu'elle travaille, et se trouva, l'été de mes six ans, fort dépourvue face à l'immense plage de temps libre que représentaient les vacances scolaires. Elle ne bénéficiait alors que de trois semaines de congés et devait décider de l'endroit où je passerais les cinq autres. Le sujet fut abordé lors du conseil de famille.

C'était un conseil de famille restreint puisqu'il ne comptait que deux membres, mon père et ma mère. Cette dernière en était à la fois l'instigatrice et la présidente. Le règlement de ce conseil, qu'elle avait elle-même élaboré, stipulait, je cite : « Le président du conseil bénéficiera d'une voix au titre de sa fonction. » Chaque membre bénéficiant de sa voix de membre, cela revenait à octroyer à ma mère une voix supplémentaire. Elle possédait donc les pleins pouvoirs et aurait pu se passer de la présence de mon père pour statuer sur l'ordre du jour.

Quand la question : « Faut-il envoyer notre fille en colonies de vacances ? » fut posée lors du conseil de famille, ma mère usa de ses deux voix pour répondre par l'affirmative, tandis que mon père déposa dans l'urne son unique bulletin qui exprimait exactement le contraire. Au fond, il faisait son devoir mais il savait bien qu'il ne serait pas entendu. Je fus donc déportée au camp du Lot-et-

Garonne pendant cinq semaines. A cette occasion, je réprimais l'amour que j'avais pour ma mère et restais seule, désespérée, attendant, déprimée, la délivrance.

Je me souviens de l'arrivée triomphante du car à Moncabrier : des centaines de valises attendent leur propriétaire sous le hall découvert. Fébrile, je me presse, les yeux grands ouverts, à la recherche du seul objet qui désormais me lie à ma vie antérieure. Je ne revois mes parents que dans cinq semaines et les seuls liens qui me rattachent à eux sont le courrier et le colis estampillés de l'hydravion CAMS 53. Cet isolement est une tragédie et je découvre à grand renfort de sanglots ce que le mot « déprimer » signifie.

Rassemblés sur la terrasse qui surplombe la piscine, nous écoutons, attentifs, la directrice de l'établissement qui appelle chacun d'entre nous et lui désigne son tuteur. Nous sommes répartis dans de petits bâtiments de plain-pied en deux groupes de dix. Le hall d'entrée marque la frontière entre les deux groupes. Les dortoirs comptent cinq personnes. Le moniteur bénéficie d'une chambre étroite entre les deux pièces : deux petites fenêtres coulissantes ouvrent sur chacune d'elles. Je choisis le lit près du mur, intimité illusoire, il permet à mes larmes, la nuit venue, de mouiller l'oreiller dans l'anonymat !

Nous déjeunons à huit heures trente après avoir fait notre toilette. Le repas du midi est suivi d'une demi-heure de liberté surveillée dans les bois, laquelle liberté précède la sieste réglementaire. Quelques après-midi par semaine sont l'occasion d'un bain collectif dans la piscine du centre. D'autres fois, nous participons à des jeux de piste ou de ballons. Seule la marche hebdomadaire nous rassemble, unanimes : chaussés de pataugas, nous arpentons les chemins du Lot-et-Garonne. Un seul objectif : la boutique de

souvenirs et de friandises, distante de plusieurs kilomètres du camp. Là, nous remplissons nos sacs de bonbons multicolores avec empressement et gourmandise, et retournons au centre, joyeux, évaluant et comparant notre trésor.

Les veillées sont interminables et ennuyeuses. Je veux aller dormir et rêver au bonheur perdu : dans ce désert affectif, maman apparaît désormais comme un mirage ! Quelques enfants libérés du joug parental (et heureux de l'être !) sautent sur les lits ou, pis, se livrent à des batailles de polochons ! Ces trouble-fête m'exaspèrent. Je veux dormir.

J'attends avec impatience la Grande Fête, jeux olympiques de fin de séjour, qui me libérera de cet enfer. Par équipes, nous nous livrerons à des épreuves insipides : manger les mains liées dans le dos une tranche de pain d'épices dégoulinant de confiture, les guêpes virevoltant à proximité ! Ou bien encore parcourir la piscine à la nage, serrant entre les dents une petite cuillère surplombée d'un œuf dur !

Quand enfin le séjour se termine, je deviens euphorique. Soulagée, je manifeste ma joie en chantant à tue-tête les refrains gais et tristes appris durant le séjour au centre.

Je pense mes blessures à Seraincourt, entourée d'une famille italienne aimante. L'odeur du café, les caramels mous le soir devant la télévision, les pâtes fraîches, les jeux de cartes à l'ombre du kaki, les piqûres d'aoûtats... Voilà le véritable bonheur !

## L'école de mon quartier

A sept ans j'intègre le cours élémentaire de l'école Sainte-Marie et rencontre Nathalie. J'ai toujours eu tendance (fâcheuse ?) à m'acoquiner avec des filles qui présentaient des troubles du comportement. J'ai pour Nathalie une compassion sans borne. Elle est de ces autres qui, par leur bêtise ou leur insuffisance, nous réconcilient avec notre moi défaillant ; au fond, c'est vrai, on n'est pas si nul !

J'étais très jeune mais les gardiens de mon équilibre psychique, parents et enseignants, avaient déjà mené à bien leur entreprise de destruction. Bien sûr, ils ne l'avaient pas fait exprès, cela eût été criminel, néanmoins, ils m'avaient convaincue ; je ne valais rien. J'avais donc, du haut de mes sept ans, l'intime conviction que j'étais nulle. Alors forcément et pour répondre à leurs attentes, je m'appliquais à ne rien faire. C'était bien cela que l'on attendait de moi, n'est-ce pas ? Je n'allais pas décevoir. Si comme l'écrit Gaston Kelman « l'essentialisation est le procédé qui consiste à accepter ce que l'on dit de vous et à en faire une vérité, un élément constitutif de votre identité, de votre personnalité », les maladdresses du corps enseignant alliées à celles de mes parents (plus particulièrement du père – tout puissant ?) allaient me condamner et pour longtemps à demeurer figée (demeurée ?), comme pétrifiée, engluée dans la nullité. Et puis, à cette époque, les enseignants qui se succédaient sur l'estrade semblaient inaccessibles. Ils étaient les rois, nous étions leurs sujets, et à ce titre nous avions raison de nous taire. Alors quand je n'avais pas compris un exercice, je ne posais pas de questions ; j'avais trop peur de voir se noircir les yeux de mon interlocuteur, ce qui aurait signifié qu'il me prenait pour une andouille. Et c'est ainsi que, dans l'indifférence générale, je devins un cancre. Après tout, ça ne dérangeait

personne, il y avait toujours eu de bons et de mauvais élèves. C'était dans l'ordre des choses.

\*

C'était une vieille école dirigée d'une main de fer par une religieuse. Il y avait dans la cour une cloche métallique que l'on actionnait à l'aide d'une corde à l'heure de la récré.

Nous prenions nos repas dans une pièce exiguë. A quelques centimètres les unes des autres étaient disposées des tables hexagonales en formica jaune, entourées de six tabourets en bois. Le déjeuner ? Une véritable épreuve ! A l'évidence, la diététique n'était pas à l'ordre du jour et la pomme de terre était bon marché ! Etaient-ce les préceptes de la chrétienté qui nous condamnaient à n'éprouver aucun plaisir à nous sustenter ? J'aurais préféré faire pénitence ! Le rituel ? Immuable. Chaque jour la dame de service, coiffée d'un voile bleu, s'avancait vers notre table, portant avec peine une gamelle en fer de quatre-vingt centimètres de diamètre, flanquée d'une louche en son centre. La marmite débordait de pommes de terre. Grimaçants, nous tendions, en silence, nos assiettes ; la nourriture manquait pour le moins de sapidité. L'estomac repu, nous regagnions notre classe, après un bref passage dans la cour de récréation.

### *Cours élémentaire, deuxième année*

Madame Landry, quinquagénaire austère et impitoyable, est notre institutrice. Elle violente régulièrement les élèves : « Je vais te mettre un aller et retour... », s'exclame-t-elle soudain à l'attention de François qui blêmit. C'est alors qu'elle le saisit brutalement par les cheveux et le gifle sur les deux joues ! Un silence monacal

règne dans la classe ; nous craignons de voir se propager les foudres incontrôlées de cette vieille marâtre... C'est un soulagement unanime qui accueille la bonne nouvelle : Madame Landry souffre de la gorge et ne viendra plus nous faire la classe. Châtiment divin ?

Notre nouvelle institutrice, jeune auxiliaire, ne fait montre d'aucune autorité. Le contraste est saisissant. Nous découvrons avec joie le désordre et la désobéissance !

\*

Le manque, cette plaie suintante et purulente, cette gangrène ! Voici revenu le temps des larmes... Oh tristesse ! Oh désespoir ! Les colonies de vacances...

\*

En cours moyen première année, il ne fait pas bon être indiscipliné ! Du haut de son perchoir madame Poiret balaye son auditoire, à l'affût... Malheur à celui qui exercera ses talents d'orateur sans y avoir été invité ! Il risque de voir se déchaîner sur lui la colère institutionnelle : d'abord les cris, ensuite de terribles secousses. Mais au fond, cette sexagénaire aux cheveux en bataille n'a pas les moyens de ses ambitions : à peine a-t-elle donné l'assaut, qu'elle capitule devant les larmes de ses victimes et redevient alors aussi inoffensive qu'un marchepied !

« L'année prochaine tu quittes l'école Sainte-Marie pour entrer à l'école Sainte-Lucie ! », dit maman d'un air triomphant. Je m'empresse de livrer la nouvelle à Nathalie sous le sceau du secret. Trahison et boomerang ! Me voilà recevant en pleine face le secret bien gardé. Convoquée dans le bureau de sœur Madeleine, chef d'établissement, je tréssaille. Cette quadragénaire est soufflée comme un grain de maïs passé à la casserole. Elle me précède, dodelinant

d'une jambe sur l'autre. Quel cul ! Une véritable enflure ! Son déhanchement faillit me faire chavirer. « J'apprends que vous allez quitter l'école, et vous vous en réjouissez ?... Croyez-vous que cela va faire plaisir à votre institutrice ? » Je ne sais quoi répondre à ses attaques en règle. Ne détient-elle pas en ce lieu le pouvoir suprême ? Je n'ai de justification que les larmes de mon corps.

Sainte-Lucie ne retiendra pas ma candidature.

\*

Colonies et symptômes en cortège... Fragmentation !

\*

*Cours Moyen, deuxième année*

A Sainte-Marie, le syndrome du châtement n'est pas contagieux puisque sœur Catherine n'en est pas atteinte. Elle pêcherait plutôt par excès de complaisance. Elle porte la robe et le voile bleu, symboles de son appartenance au clan des engagés. Je suis séduite par son dynamisme et sa fraîcheur ; elle devient mon égérie.

Nous accédons à notre classe, sous les combles, par un escalier en bois. Les bureaux nous sont attribués, à l'instar des années précédentes, en fonction de notre taille. C'est ainsi que j'occupe le dernier bureau de cette salle qui me paraît immense. Je peine à lire les consignes écrites sur le tableau noir et je somnole, anesthésiée par la douce voix de notre institutrice.

Sœur Catherine soutient et encourage les meilleurs d'entre nous et laisse les moins bons à leurs digressions silencieuses. De fait, elle porte un intérêt très relatif à mes travaux d'écolière. Elle m'a convaincue : je continue à ne

rien faire. Je regarde avec amusement Valérie ; le casier relevé pour masquer son forfait, elle lit pendant les cours. Je bavarde et rigole avec Françoise. Je m'ennuie.

Les frémissements d'une sexualité balbutiante ébranlent mes dix ans. Le soir venu, en préambule de mes nuits, je troque les lectures assidues de *Mickey magazine* contre les rêveries érotiques. Un érotisme timide et hésitant, sorte de première partie de « spectacle », puisque je rêve en secret que je dois me rendre au chevet de sœur Catherine (eh oui, sœur Catherine ! Dieu qui en a vu d'autres me pardonnera) qui, alitée, me réclame à cor et à cri ! Plutôt que de m'appeler à son chevet, sœur Catherine sanctionne mon dilettantisme : je redouble le cours moyen deuxième année. Je subis là ma première vraie défaite d'écolière.

## **Liquide amniotique**

L'été, ce n'est pas seulement le mois d'août, et son rituel invariable... Car en fait, il existe un mois de juillet. Ce septième mois de l'année contraste avec les onze autres. C'est le mois où papa, maman et moi partons au bord de la mer... Comment dire ? C'est tellement bien ! D'abord, papa charge la voiture avec une extrême minutie, ne concédant aucun espace entre les valises et les sacs : cet assemblage frise la perfection ! Et puis, papa et maman s'agitent, s'énervent, et souvent se disputent ; la fébrilité du départ sans doute, la peur qu'il manque à ce précieux chargement l'objet qui par son absence, c'est sûr, gâchera les vacances, sans aucun doute...

Le convoi démarre à l'aube ; il faut être les premiers sur la route pour éviter les bouchons. La voiture, c'est comme un ventre... ça fait du bruit, ça balance et sur la banquette arrière, on perçoit les voix atténuées de ses